

III

À Oulan-Bator, nous atterrissons sous un soleil radieux. Le ciel est d'un grand bleu, les guides avaient raison. L'air frais de la nuit sans nuage me saisit, mais le froid moribond faiblit rapidement. Aujourd'hui il fera beau, il fera doux.

Autour de nous, quel spectacle! Un paysage d'une puissante beauté, aux lignes épurées, où la lumière dorée d'un matin clair joue à l'infini la gamme des ocres douces et chaleureuses. Nous sommes sur un plateau où poussent de grandes herbes jaunes, fatiguées par l'hiver de la steppe. Toutes proches, les collines. Des lignes aux arêtes émoussées par le vent et la neige, des ondulations moelleuses entre chaque pli de terrain, elles sont couvertes d'ombres chaudes et d'ors scintillants déposés par les premiers rayons du soleil.

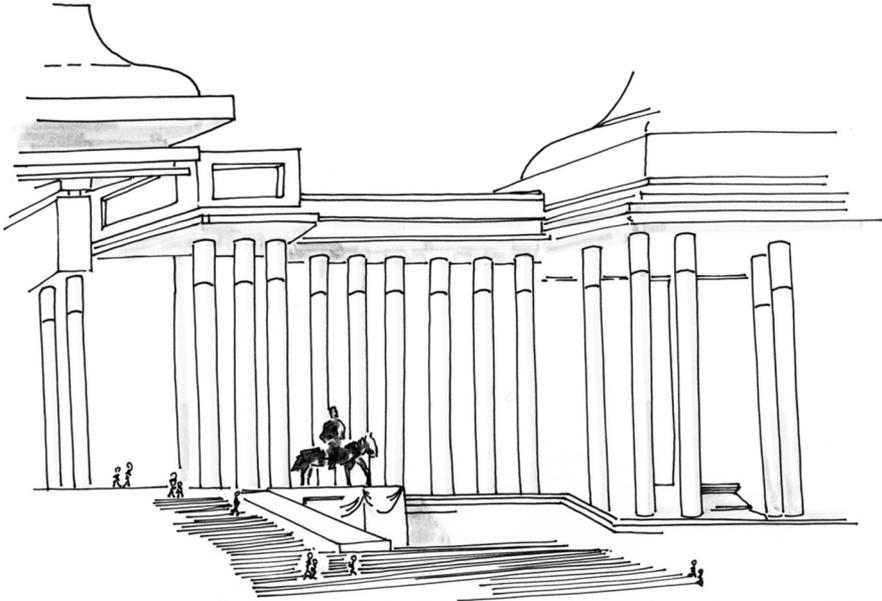
Oulan-Bator s'étend dans une large vallée traversée par les eaux calmes de la Tuul. La rivière paraît chercher son chemin dans un lit trop grand pour elle, des arbustes vigoureux se sont déployés sur les graviers qu'elle ne recouvre plus. Des passants – un couple d'amoureux blottis l'un contre l'autre, un homme et son cabas revenant du marché, une famille – profitent de la tranquillité des lieux.

La ville? Un patchwork de petits immeubles, de maisons, de yourtes, d'usines et de magasins, une gare, des entrepôts. En s'installant, la ville n'a pas dérangé la vallée qui l'héberge tant l'immensité des steppes paraît inébranlable, sûre de son éternité. Elle ne craint rien des blocs

casques, cuirasses, arcs et lances sur les murs des magasins, les figurines de guerriers mongols qui défilent immobiles sur les étagères des marchands de souvenir... En 1206, un pays est né, c'est peut-être le rire joyeux de notre chauffeur qui exprime au mieux la reconnaissance et la fierté des Mongols quand ils évoquent l'empereur d'un glorieux passé, le héros de leur présent.

Mais... nous nous rendons sur la grand-place dédiée à une figure de la Mongolie. Quel est ce héros? Comment s'appelle-t-il? Sükhbaatar. Nous nous dirigeons vers la place Sükhbaatar.

Dans les embouteillages de fin d'après-midi, nous débouchons sur une immense place... vide, ou presque! Un dallage de pierre couvre de bout en bout l'espace gigantesque fermé par une ceinture de bâtiments publics aux angles staliniens. Le style un peu plus riche du Parlement – colonnades, coupoles, un escalier de pierre longeant toute la façade – s'étend sur un côté de l'esplanade. En haut des marches, trois statues: au centre Gengis khan, à ses côtés, son fils et son neveu. Même sur les marches de la république, on honore l'empire mongol!



25

Le temple est construit tout de bois. Les fines colonnades, les cloisons légères, le plafond à caissons, tout a été repeint de couleurs vives, des motifs asiatiques où le yin et le yang, les dragons et les figures du bouddhisme se disputent les ornements à grands renforts de rouge écarlate, de vert sapin et de bleu roi. Pour autant, la construction et l'aménagement demeurent d'une grande rusticité. Au sol, un vieux plancher aux lames disjointes, un peu plus loin, des fenêtres fatiguées que personne n'ouvre plus depuis longtemps, au fond du bâtiment, pour accéder à l'étage, un escalier branlant dont la rambarde n'est plus là que pour faire de la figuration.

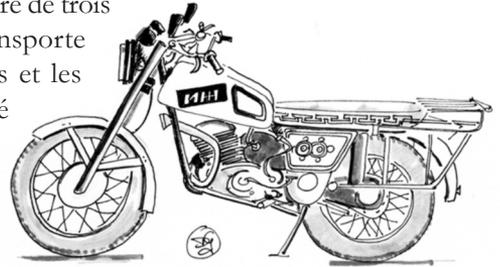
Entre splendeurs et décadence, je ne sais que penser de cet endroit où le printemps n'est pas encore parvenu à chasser l'hiver. La fraîcheur pique le nez et me mord les oreilles, mais cet écrin vermoulu recèle de véritables trésors. J'admire longuement les soieries peintes et le mobilier laqué, les manuscrits précieux enveloppés d'étoffes chamarrées, le sourire paisible d'un Bouddha subtilement rendu sur des statuettes de laiton, les amples fauteuils de bois, ceux des grands maîtres des lieux m'indique-t-on, dont les abondantes sculptures et les ornements aux teintes chatoyantes ont été savamment rénovés.

Dans ce monastère où le soleil, les couleurs et l'acharnement des hommes ont tant de mal à reprendre le dessus sur l'hiver et sur un passé révolu, la clé de la visite m'est donnée par une miniature attendrissante faite de collages en carton, où de douces maladresses laissent voir la main candide d'enfants ou d'amateurs passionnés. Protégée sous un présentoir de verre talé par les années, elle reproduit l'ancienne lamaserie dans toute son étendue avant les grandes destructions. À la vue des maisonnettes de papier, tout s'éclaire ! Les ruines que nous avons traversées avant de pénétrer le temple, la situation du bâtiment un peu excentrée, le contraste entre la légèreté de la construction et les richesses qu'elle abrite, je démêle l'écheveau. L'histoire de Tchoibalsan me revient. Le frère d'arme de Sükhbaatar au moment de l'indépendance, celui qui a survécu et dirigé le pays pendant trente ans. Tchoibalsan, l'homme des grandes destructions.

Pimba, le chamelier, conduit son troupeau avec son fils et sa belle-fille. Avec cinq cents moutons, deux cents chevaux et cent chameaux, l'élevage n'est pas celui d'un homme riche. Il permet à une famille de nomades du Gobi de vivre correctement, sans plus. Le *ger* de Pimba et celui de son fils sont situés à deux cents mètres l'un de l'autre, près d'une source et d'un enclos pour le petit bétail, moutons et chèvres. En cette fin d'après-midi, c'est le moment où les animaux viennent s'abreuver.

Nous débarquons au milieu d'un patchwork de blanc frisé et de noir soyeux – en Mongolie, on trouve des lainages confectionnés dans le plus doux des cachemires. Plus tard, on entendra les sabots des chevaux marteler le sol. Ce sera leur tour de venir prendre leur ration d'eau pour la journée.

Lorsque nous arrivons, Pimba n'est pas là. Son fils nous apprend qu'il attendait notre arrivée deux jours plus tôt. Dans la matinée, il est allé au *sum*, téléphoner et prendre des nouvelles. Il est parti... à moto ! Plus de cent kilomètres aller et retour avec une valeureuse IGE. La moto de fabrication russe dont l'unique cylindre de trois cent cinquante centimètres cubes transporte tous les nomades à travers les déserts et les steppes d'Asie Centrale. Pimba est allé téléphoner à moto, à travers le désert de pierre, les dunes et la montagne de Zoolongiïn qui fait face aux « Trois Belles », de l'autre côté de la plaine. Combien de temps lui faudra-t-il ? La question ne se pose pas. Il est parti téléphoner, voilà tout.



Nous entrons dans son *ger* en prenant garde des mauvais présages : toujours franchir le seuil du pied droit, ne pas trébucher. Sinon, jeter un peu de bois sur le feu pour conjurer le mauvais sort. Tandis que le fils de Pimba retourne à ses occupations, sa belle-fille nous sert le thé salé. Elle se tient en retrait, sans prendre part à la conversation.